

Eloge du Professeur Klaus Schwab

par M. Ivan Pictet

Président de la Fondation Genève Place Financière

Ancien Président de la Fondation pour Genève

Cher Klaus Schwab,

J'ignore quels sont vos sentiments envers Karl Marx, mais vous connaissez certainement une image qui lui était chère. Des changements quantitatifs peuvent conduire à un changement qualitatif. Lorsque l'on ajoute un degré, puis un autre degré et encore un degré à la température de l'eau, on parvient à un point où elle se met à bouillir, passant de l'état liquide à l'état gazeux. Et ces petites bulles de l'eau en ébullition sont comme un symbole de l'esprit. Ce qui était relativement lourd et inerte est devenu plus léger. Toute l'impatience révolutionnaire s'appuie sur cet espoir d'une transformation qualitative.

J'ai parfois l'impression de sentir chez vous cette même impatience. Car vous aussi attendez un changement qualitatif qui nous fasse passer de l'inertie d'une économie ronronnante à l'excitation d'un monde en ébullition. Et je suis sûr que, parmi vos proches, certains ont senti que votre impatience a justement un petit côté révolutionnaire. D'ailleurs, si vous avez organisé votre premier Symposium de Davos en 1971, pour réfléchir déjà à la gouvernance d'entreprise, et si paradoxalement vous attirez aujourd'hui tant de révolutionnaires en marge de vos réunions, n'est-ce pas dans le cas de ces derniers que vous êtes en train de les dépouiller du monopole du changement qu'ils croyaient détenir ? Ne devinent-ils pas que le créateur du WEF est habité par un désir de transformer le monde en tout cas aussi intense que le leur ? Il y a une vingtaine d'années, vous aviez à Veyrier, près de Genève, une modeste maison dont vous aviez loué le rez-de-chaussée à un artisan ferronnier. Toute la journée, il tapait sur son enclume, comme pour empêcher le voisinage de s'assoupir. Déjà, à cette époque, vous n'aimiez pas qu'on s'endorme... Je ne peux m'empêcher de voir, dans cette petite anecdote, comme le symbole de ce que vous alliez devenir. Votre enclume a été le World Economic Forum et, en la faisant résonner, ce n'est plus seulement votre voisinage que vous avez maintenu éveillé, mais le monde entier.

Vous le voyez, je suis certain que vous voulez un autre monde. Mais vous ne le voulez pas comme les révolutionnaires classiques, car vous avez pris la mesure du tragique échec des révolutions modernes. A l'exception de la Révolution américaine, ces révolutions, en effet, ont toutes ignoré les lois les plus élémentaires d'une économie moderne. On dit que la France a mis cinquante ans à retrouver sa santé économique après 1789. Quant à la Russie, n'en parlons pas. Beaucoup d'économistes, devant ces désastres, en ont conclu qu'il était vain de changer l'ordre des choses. Mais vous, Klaus Schwab, non ! Vous avez gardé foi en une transformation du monde, mais une transformation telle qu'elle prenne en compte les exigences de la production des biens et des services. D'où le Forum de Davos, formidable initiative qui reconnaît la légitimité du désir de changer le monde, mais retourne la manière de répondre à ce désir. En effet, rejetant l'idée d'un ordre révolutionnaire qui s'imposerait d'en haut à l'économie, vous avez estimé que c'est à l'intérieur même du monde économique que doit se formuler le changement. A partir de là, vous avez invité les dirigeants d'entreprise à prendre au sérieux l'idée d'une économie qui ne se contente plus de perpétuer l'ordre des choses. Et vous avez réussi !

Vouloir changer le monde ! C'est à vous, Klaus Schwab, un ingénieur au bénéfice d'un doctorat de notre Ecole polytechnique de Zurich et un économiste doté d'un autre doctorat de l'Université de Fribourg, que nous devons de ne pas avoir laissé aux adversaires de l'économie libérale le monopole de cette aspiration profonde au changement. Je pense à la célèbre répartie de Giscard d'Estaing à François Mitterrand, « Vous n'avez pas le monopole du cœur ! » Eh bien, vous aussi, vous avez dit au monde entier, par le biais du World Economic Forum, que les forces d'opposition qui s'attribuent le qualificatif de progressistes n'ont pas le monopole de l'aspiration à un autre monde. Nous vous en sommes profondément reconnaissants. Car après tout, cette aspiration fait toute notre dignité. Qu'est-ce qu'un être humain qui se résigne au monde tel qu'il est ? Il y a encore quelques décennies, on l'appelait un bourgeois, voire un petit-bourgeois, en tout cas un triste conformiste. Aujourd'hui, grâce à vous, personne ne voit plus de bourgeois ou de conformistes dans le monde de l'entreprise. Au contraire ! C'est ailleurs qu'on trouve aujourd'hui des bourgeois. Par exemple, parmi les ennemis de la mondialisation, ainsi que parmi tous ceux qui, agrippés à des privilèges, sont furieux de voir que le World Economic Forum a repris le flambeau de la transformation du monde. Je suis quant à moi convaincu que, dans les manuels d'histoire économique, il y aura bientôt un avant et un après Davos. Avant, on liait le progrès à des instructions imposées

autoritairement au monde économique – après, c'est-à-dire aujourd'hui, il n'est plus question d'envisager de telles instructions. Le progrès se fera désormais en collaboration avec les dirigeants d'entreprise. Je pense entre autres au Global Compact, un engagement pour le développement durable pris à Davos par des multinationales, à l'initiative de Kofi Annan et de vous-même, et à votre propre Forum de social entrepreneur dont le sommet aura lieu le mois prochain à Genève.

Vous pourriez certes me dire que de nombreuses organisations internationales veulent, elles aussi, contribuer à la construction d'un monde meilleur. Mais l'originalité de votre projet est qu'il s'adresse à des individus quotidiennement engagés dans le monde de l'économie. Or, lorsqu'on est dans cette situation, on ne peut s'accorder le luxe de rêver à un avenir meilleur indépendamment des contraintes que la réalité nous impose. En d'autres termes, on ne peut rêver dans le vide. Il est après tout assez facile d'imaginer un monde meilleur. Nous le faisons tous à des degrés divers. Mais repérer les forces et opportunités qui, dans le monde contemporain, pourraient provoquer cette amélioration, c'est une autre histoire. Souvent, l'analyse lucide du monde qui nous entoure, quand elle ne conduit pas au découragement, rend difficile l'esquisse d'un futur vraiment différent du présent. L'économie, cette science triste, comme on l'appelle parfois, ne stimule pas le rêve. Mais vous, Klaus Schwab, refusez que l'économie soit une science triste. Rejetant aussi bien les délires de l'utopie que les résignations d'un certain réalisme, vous nous avez invités à avancer sur cette voie étroite où l'analyse s'articule sur l'espérance. Je suis certain que votre femme Hilde, avec qui vous avez créé, en 1998, une fondation pour promouvoir précisément ce rôle social de l'entrepreneur, vous a aidé, par sa présence et ses intuitions, à garder espoir dans ces moments où une rigueur intellectuelle excessive peut provoquer le découragement. Hilde qui était à vos côtés en 1971 lors du 1er Forum de Davos et qui vous a aidé discrètement à construire cet édifice, pierre par pierre.

Cette manière que vous avez, Klaus, d'être habité par l'espérance est ce qui m'impressionne le plus chez vous. Elle ne se fonde pas, en effet, sur des projections ou extrapolations simplistes. Moi qui, en banquier lucide, ai une véritable horreur des grandes prédictions fondées sur des chiffres presque toujours fantaisistes, je vous sais gré de votre circonspection devant la réalité en général, devant l'avenir en particulier. A de nombreuses reprises, vous avez affirmé que personne ne peut dire avec certitude de quoi demain sera fait, pas même un homme de science. Mais en même temps, vous n'avez cessé de nous encourager à utiliser

notre raison pour tenter de discerner le monde à venir et promouvoir ce qu'il peut contenir de meilleur. Cette double attitude d'une certaine modestie devant l'avenir et d'effort intellectuel pour tout de même l'apercevoir, me frappe chez vous. Et puisque vous êtes originaire d'Allemagne, je ferai ici allusion au grand sociologue Max Weber. Il ne supportait pas non plus qu'on s'appuie sur la science pour prédire le futur. Mais en même temps, et comme habité par une prémonition du terrible destin qui attendait son pays, il engageait ses étudiants à ne jamais abandonner la rationalité scientifique. Permettez-moi, cher Klaus Schwab, de vous placer à côté de lui en raison de ce respect que vous avez pour la science et aussi de votre saine méfiance devant les prédictions qu'on prétend faire à partir d'elle. Dans une lettre du 11 novembre 2001, peu après l'attentat contre le World Trade Center, vous rappeliez que « nous devons nous méfier de nos prédictions sur le futur. » Malgré cette lucidité sur nos limites et la prudence à laquelle vous nous conviez alors, vous affirmiez, dans cette même lettre, que le « courage l'emporterait ». Eh bien, voyez-vous, c'est dans ce mélange de lucidité et d'optimisme que je vois la nature profonde de l'espérance qui vous anime. Et puisque j'ai déjà cité Karl Marx, vous me pardonnerez de citer encore une fois un auteur marxiste, Antonio Gramsci, dont la plus célèbre formule est qu'il faut avoir le pessimisme de l'intelligence et l'optimisme de la volonté. Il n'est pas facile de réconcilier le pessimisme avec l'optimisme, mais vous, Klaus Schwab, l'avez non seulement fait, mais avez aussi encouragé tous vos proches à le faire.

Un jour, à l'Université de Genève, avant de donner votre cours, vous avez, m'a-t-on dit, dessiné au tableau noir un rectangle rempli de points. Et vous avez demandé à votre auditoire d'étudiants comment faire pour tracer une ligne rejoignant tous ces points mais ne repassant jamais une deuxième fois par l'un d'entre eux. Silence ! Personne ne voyait la solution. Et tout à coup, une main s'est levée au fond de la salle pour suggérer qu'il fallait sortir du cadre. A ce moment, comme me l'a dit récemment l'étudiant qui vous proposait cette solution il y a presque trente ans, vous avez sauté de joie pour le féliciter. Je puis vous assurer que cet étudiant n'a jamais oublié vos félicitations et que vous occupez toujours, dans son cœur, une place privilégiée.

Sortir du cadre ! Voilà, cher Klaus Schwab, ce qui vous caractérise peut-être le mieux. Vous auriez pu tranquillement faire votre niche dans le monde de l'entreprise et, surtout de l'Université, qui vous a décerné tant de distinctions. Au lieu de cela, vous avez décidé de vous adresser à l'ensemble du « business world ». Pour paraphraser Archimède qui affirmait

pouvoir soulever le monde avec un seul point d'appui, vous avez trouvé un lieu, Davos, à partir duquel vous avez soulevé les dirigeants de la planète.

Aujourd'hui, nous sommes heureux de reconnaître ce remarquable exploit en vous remettant le prix de la Fondation pour Genève.